

Marceline LAPARRA, Claire MARGOLINAS, *Les Premiers Apprentissages scolaires à la loupe. Des liens entre énumération, oralité et littérature*

Louvain-la-Neuve, De Boeck, coll. Le point sur la pédagogie, 2016, 176 pages

Julien Van Beveren



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11380>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11380](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11380)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 562-563

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Julien Van Beveren, « Marceline LAPARRA, Claire MARGOLINAS, *Les Premiers Apprentissages scolaires à la loupe. Des liens entre énumération, oralité et littérature* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11380> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11380>

c'est-à-dire le mal. [...] Il n'y a pas de justice dans le talent, et il n'y en aura jamais. Il faut aimer cette inégalité et en profiter, comme lorsque l'on va au théâtre pour voir un acteur sublime dans un bon rôle. Car la capacité et le talent de certains, face à d'autres, sont indispensables à la survie de tous » (Philippe Val, *Malaise dans l'inculture*, Paris, Grasset, 2015, p. 59, et pp. 287-288, cité p. 164).

Cet ouvrage, très accessible donc, pourrait être prolongé par l'analyse sociologique des contraintes sociales internes et externes (par la reconstruction minutieuse de sa trajectoire sociale en lien avec l'évolution du champ médiatique comme cela a été proposé par Louis Pinto [« L'espace public comme construction journalistique. Les auteurs de "tribunes" dans la presse écrite », *Agone*, 2002, 26/27, pp. 151-182]) qui portent un auteur comme Philippe Val – lequel est loin d'être isolé – à écrire un tel livre, afin d'en décrire les conditions sociales de possibilité et mieux en comprendre à la fois les ressorts de son action (publier ce livre) et le contenu même de ses propos. La sociologie peut donc expliquer pourquoi Philippe Val a écrit un tel livre. Mais ce n'est pas une excuse...

Emmanuel Brandl

Centre Max Weber, Enssib, F-69100
emmanuel.brandl@enssib.fr

Marceline LAPARRA, Claire MARGOLINAS, *Les Premiers Apprentissages scolaires à la loupe. Des liens entre énumération, oralité et littérature*

Louvain-la-Neuve, De Boeck, coll. Le point sur la pédagogie, 2016, 176 pages

Les Premiers apprentissages scolaires à la loupe est le fruit des recherches menées conjointement, pendant plusieurs années, par Claire Margolinas, didacticienne des mathématiques, et Marceline Laparra, didacticienne du français. Le titre précise clairement le sujet : les auteurs analysent de manière très fine des situations didactiques observées en grande section de maternelle et au cours préparatoire ; les apprentissages en jeu dans ces situations sont associés aux concepts d'énumération, d'oralité et de littérature. Ces recherches s'inscrivent dans le cadre des travaux initiés par le groupe RESEIDA, fondé par Élisabeth Bautier et Jean-Yves Rochex.

Tout est fait pour guider efficacement le lecteur dans les cinq chapitres de longueur à peu près égale : les analyses sont accompagnées d'illustrations ; les rappels ne manquent pas sans pour autant nuire à la progression du propos ; un glossaire clôt l'ouvrage ; des allusions fréquentes à l'observation par Jack Goody d'une

situation d'énumération de coquillages dans la société des LoDagaa, apparaissent comme un fil rouge qui présente l'avantage de coupler l'approche didactique et l'approche anthropologique. Ces manifestations diverses d'une attention portée à la compréhensibilité du propos, qu'il faut saluer, n'étonneront guère : ce livre est publié dans une collection destinée aux étudiants. À notre sens, il gagnerait à être utilisé aussi dans des activités de formation continue, tant ses auteurs remettent en question des pratiques qui se sont pour ainsi dire naturalisées dans les petites classes.

Étant donné la densité des apports de ce livre, nous nous cantonnons à aborder trois problématiques qui nous paraissent essentielles : l'ancrage des activités d'apprentissage dans des disciplines scolaires, la verbalisation en lien avec la tentative de réduire les inégalités d'apprentissage et le choix d'un corpus.

Dès l'avant-propos, les auteures signalent qu'elles ont enjambé « les barrières qui ont pourtant été nécessaires à [sic] fonder les didactiques des disciplines sur des bases épistémologiques claires » (p. 8) ; l'entame de l'ouvrage le confirme : les activités d'apprentissage sur lesquelles portent les analyses ressortissent tantôt à la discipline « mathématiques » (activités de tri et de comptage, notamment), tantôt à la discipline « français » (activités de reconstitution de prénoms ou de recherches de lettres, entre autres éléments), mais les observations des didacticiennes sont en quelque sorte fédérées par les concepts centraux d'énumération, d'oralité et de littérature. Il est vrai qu'à la maternelle, le découpage disciplinaire n'est pas aussi net qu'il ne l'est dans la suite de la scolarité, mais plus qu'un désaveu de ce découpage, nous avons trouvé dans ce livre un apport précieux à la didactique comparée. Si toute situation d'apprentissage revêt une dimension disciplinaire et si cet ancrage n'est pas sans lien avec le succès ou l'échec de l'enseignement-apprentissage, il est utile, dans une tentative d'amélioration des pratiques de classe, d'épingler ce qui peut être commun à des activités relevant de disciplines diverses, en l'occurrence de disciplines aussi différentes, de prime abord, que le français et les mathématiques.

Le deuxième point qui retiendra ici notre attention est la verbalisation qui peut être, à la suite des travaux d'Élisabeth Bautier et Jean-Yves Rochex dans la lignée desquels se situent les auteures, envisagée comme un des moyens d'éviter les « malentendus », de faire en sorte que les élèves, guidés par le maître, ne soient pas simplement à la tâche, mais qu'ils saisissent les enjeux de celle-ci en termes d'apprentissage. Pour analyser les

séquences de classe qu'elles ont enregistrées, Claire Margolinas et Marceline Laparra ont choisi un grain très fin : plusieurs caméras ont été utilisées, tous les faits et gestes des élèves ont été minutieusement rapportés. Le plus souvent, les constats dressés sont suivis d'hypothèses, étayées par les recherches antérieures des didacticiennes ou par celles d'autres chercheurs, mais ces hypothèses, dans le cas de la séquence de classe la plus longuement analysée, ne sont pas confirmées ou infirmées par des entretiens avec les élèves ; cette option, qui n'est pas justifiée par les auteures et qui aurait très certainement été chronophage, peut étonner compte tenu de l'intention, plusieurs fois rappelée et concrétisée, d'adopter le point de vue de l'élève. L'adoption de ce point de vue résulte, dans l'ouvrage, d'une construction des chercheuses ; il eût été intéressant, selon nous, que cette construction intellectuelle soit mise à l'épreuve des échanges verbaux avec les élèves observés.

La question du choix du corpus, enfin, mérite d'être soulevée. La démonstration de Marceline Laparra et de Claire Margolinas repose sur « l'observation systématique de neuf élèves durant leur scolarisation en CS puis au CP » (p. 9) ; à ces neuf élèves, s'ajoutent ceux – dont le nombre n'est pas précisé – qui ont été observés en dehors de la classe. Neuf élèves, tous issus de « milieux populaires, défavorisés au plan économique » (*ibid.*), n'est-ce pas trop peu, même s'ils apparaissent sur « 60 heures de vidéo » (*ibid.*) ? Étant donné les moyens financiers et humains dont ils disposent, les chercheurs en didactique sont souvent contraints de limiter leurs travaux à l'observation d'un petit nombre d'élèves ; cette contrainte est très visible dans les thèses soutenues dans ce domaine. Invalide-t-elle pour autant ces travaux ? Nous en doutons. Certes, elle limite la portée des constats dressés, mais une telle limitation est souvent compensée – c'est à tout le moins le cas dans cet ouvrage – par la finesse de l'analyse et par le renvoi à des travaux d'autres chercheurs.

Comme tout ouvrage stimulant, celui de Claire Margolinas et de Marceline Laparra, suscite plus de questions qu'il n'apporte de réponses : parmi celles-ci, nous songeons à la possibilité – ou à l'impossibilité – d'étendre les constats dressés, d'une part, à des activités d'apprentissage associées à d'autres disciplines que le français et les mathématiques et, d'autre part, à des niveaux ultérieurs de la scolarité. Dans un prochain ouvrage, peut-être.

Julien Van Beveren

Haute École de la Ville de Liège, B-4000
Julien.VanBeveren@hel.be

Chloé LAPLANTINE, Émile Benveniste, l'inconscient et le poème

Limoges, Lambert-Lucas, 2011, 306 pages

Comme l'indique l'auteure, cet ouvrage est une version partielle et remaniée de la thèse de doctorat qu'elle a soutenue en novembre 2008 à l'université Paris 8-Saint-Denis, sous la direction de Gérard Dessons et le bienveillant regard critique d'Henri Meschonnic (1932-2009) à qui d'ailleurs, l'ouvrage est dédié. Par l'influence que les travaux de ces derniers ont exercée sur la formation de l'esprit de Chloé Laplantine, on pourrait d'ailleurs presque dire que la thèse de celle-ci conjoint et exhause à leur degré le plus fort les idées qu'ils ont exposées dans leurs différents ouvrages sur les rapports de la linguistique au vivre, sur leur critique du structuralisme et leur mise en valeur de l'historicité subjectivante. Cette historicité – sur laquelle les historiens eux-mêmes se sont tant mépris –, qui, par le langage, permet de rendre compte des occurrences infinies de ces « événements évanescentiels » que sont les constituants linguistiques, dès lors qu'ils sont pris en charge par un discours. Dans une perspective scientifique où il est plutôt de règle que l'auteur s'efface au profit de ses résultats, le livre de Chloé Laplantine se signale immédiatement par une volonté évidente, singulière et rare, de mettre en lumière le regard que construit son travail « et ce regard c'est Benveniste qui nous en rend capables » (p. 15). Ainsi les choses sont dites, et dans cet ouvrage composé de deux parties qui se répondent, c'est bien le regard et la voix de Chloé Laplantine que l'on reconnaît, à la recherche de la poétique de Charles Baudelaire qu'Émile Benveniste projetait et dont, à l'instar de Ferdinand de Saussure et des anagrammes, il n'a laissé que des fragments d'œuvre en devenir. Une œuvre dont il avait compris qu'elle remettrait en question tout le savoir que l'on croyait posséder sur le langage par la linguistique et qui imposerait aux linguistes une totale « conversion de point de vue ».

La première partie, intitulée « L'inconscient : une théorie du langage » (pp. 21-132) se compose de huit chapitres, je préférerais dire *sections*, traitant successivement de la question de savoir si Émile Benveniste est psychanalyste (pp. 21-28), du rapport de l'inconscient à l'anthropologie (pp. 29-32), de l'inconscient chez Ferdinand de Saussure (pp. 33-44), des idées de Michel Bréal sur cette notion d'inconscient (pp. 45-51), des conceptions anthropologiques et linguistiques d'Edward Sapir (pp. 52-66), de la lecture fautive d'Émile Benveniste par Jacques Derrida (pp. 67-91), du réalisme platonicien de l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss opposée à l'aristotélisme dialogal d'Émile Benveniste (pp. 93-98), et enfin, de la position de ce dernier à l'égard de la